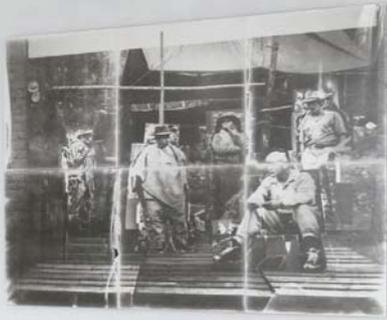


CAMINOS
Marcos Avila Forero

CAMINOS

Marcos Avila Forero





En Colombie, 97% de la terre appartient à 3.5% de la population (...)
Le pays est pourtant à deux tiers rural.

Recensement National Agricole 2015.

64% des syndicalistes assassinés dans le monde sont Colombiens.

O.I.T. (Organisation International du Travail)

Familia Rincón

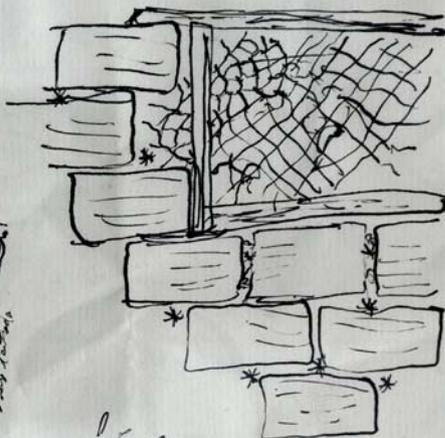
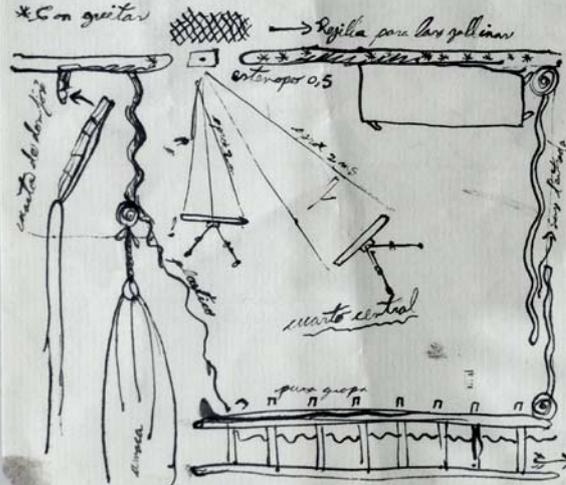
Vereda San Luis de Otco - Villavicencio

Economía agrícola: Cacao, Café

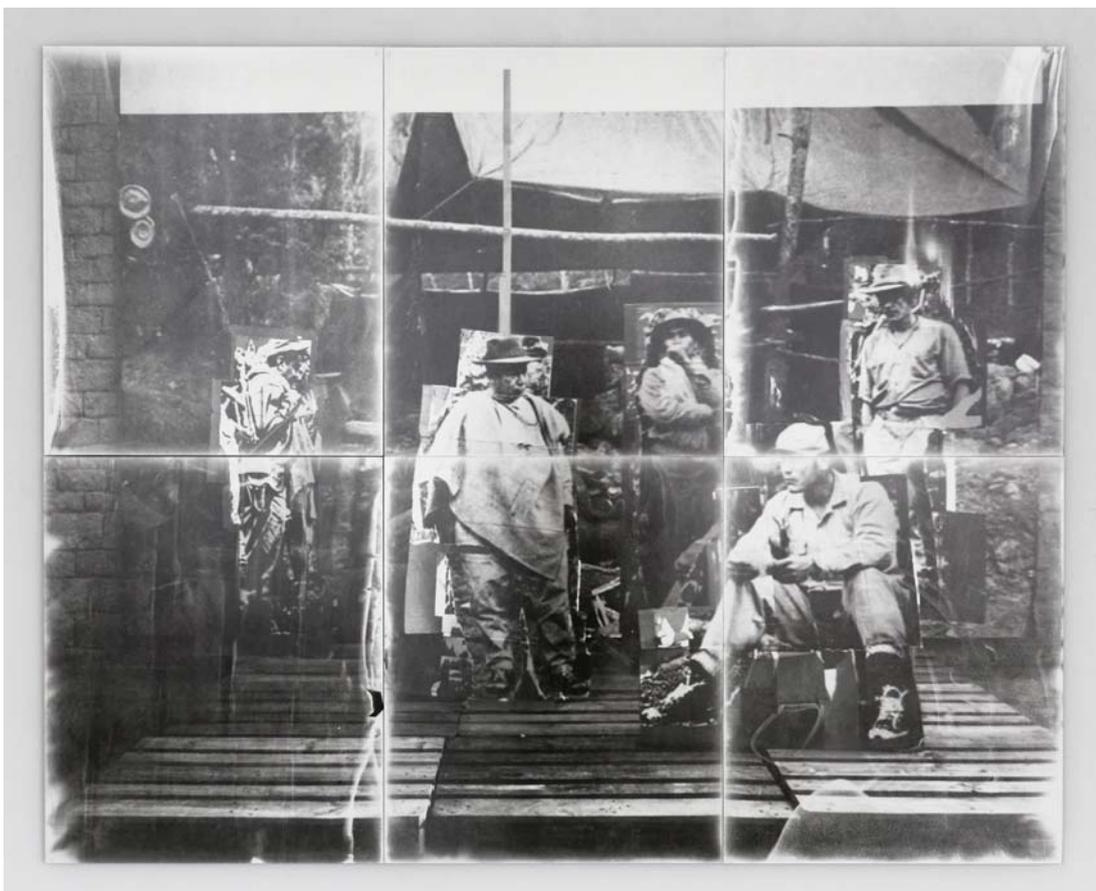
Estr. Fachillo, madera

Techo: Teja, Suelo de tierra

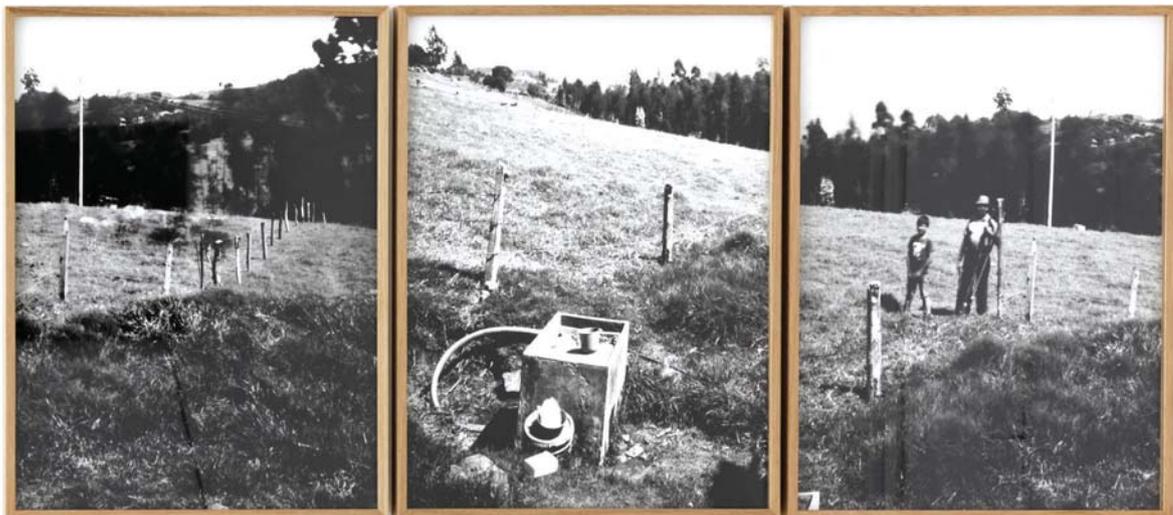
* Con guías



***Dédié à Don Emilio, Don Segundo, Doña Delfina
Et tous les autres paysans de la Colombie qui se battent pour leur dignité.***



Ces récits s'inspirent et basent leur construction narrative sur des investigations et témoignages en relation avec la situation agraire en Colombie.





ARCHITECTURES DE LA MÉMOIRE

Landázuri



Chapitre un l'Arrière Grand-Oncle Miguel

Une réminiscence de l'enfance. Monté sur ce cheval, la pluie, et la machette de Don Segundo entre mes jambes qu'il m'avait demandé de lui garder. L'éclat de l'eau qui s'écoule par sa lame lui donne un aspect plus aiguisé. Je peux imaginer son goût rouillé entre mes mains comme si c'était ma langue.

À une époque lointaine, l'oncle Miguel Angel s'est perdu entre ces mêmes montagnes... Combien de temps a dû s'écouler avant qu'il ne devienne fou ? Ou plutôt fous ces Chulavitas, passant par chaque village en confectionnant des bouquets avec leurs machettes. C'est eux qui l'ont fait fuir si profondément dans la jungle de ces cordillères.

Chapitre deux Doña Elpidia Et Ses Spectres

Maintenant cette machette me fait penser à sa jambe, qui ne s'est jamais arrê-tée de saigner, qui n'a jamais guérie. « Comme si la blessure était si profonde qu'elle avait touché son âme », disait ma grand-mère. Je frémis en regardant de nouveau le fil de la lame gouttant d'eau.

Après 33 ans, il est revenu chez grand-mère Eumelinda. Un jour il est apparu, comme ça, avec une barbe, les cheveux longs, très sale et déjà fou. Ma chère vieille lui a fait une prière avec du tabac, elle l'a ensuite rasé en lui laissant une moustache, puis elle a lavé sa peau et l'a couvert d'un chapeau.

Tout le monde croyait qu'il était mort depuis longtemps, alors ça a été difficile de comprendre que ce n'était pas un fantôme, surtout quand on le voyait marcher dans les ruelles du village, d'un pas traînant et dans son silence transparent. Cela-dit, beaucoup de gens continuent à dire qu'en réalité il n'est jamais revenu vivant.

Et certains anciens ont même affirmé à l'époque, qu'il fallait le rendre à la montagne « car maintenant il est devenu le Mohán ».

Il n'a pas prononcé un seul mot durant des années, puis soudainement, déjà vieil homme, il a commencé à se lever en pleine nuit. Il parcourait le patio en parlant tout seul, pour se raconter tout à lui-même. Comme si, en se rendant compte brusquement de sa vieillesse, il avait préféré se battre pour tout se remémorer, toutes ces choses qu'il avait voulu oublier durant toute sa vie (au point de devenir muet durant dix-sept ans), plutôt que de faire face au sentiment vertigineusement abyssal de tout perdre.

Je prends un journal dans la table de chevet de mon père, « La Vanguardia, mardi 23 octobre 2012 », pas très récent, je continue à lire : « Des paramilitaires ont menacé de mort plusieurs syndicalistes et défenseurs des droits humains à Santander... » Maintenant je pense au Pont des Comuneros qui s'est écroulé il y a de cela un an. Je me souviens de feu Doña Elpidia qui déclamait ces poèmes, qu'elle s'enorgueillissait d'avoir écrits, sur la lutte héroïque de ces révolutionnaires indépendantistes. Ça a toujours été difficile pour moi de comprendre comment ce pont, si fragile, avait pu supporter toute une bataille et ensuite des centaines d'années d'abandon. Ça a été difficile de comprendre comment l'histoire pouvait s'écrire dans un lieu aussi petit, comment tout pouvait se jouer dans un espace si restreint.

L'esprit de Doña Elpidia doit être un peu triste en sachant que son pont n'existe plus. Je l'imagine en train de monter majestueusement la garde près des vestiges. Avec la même prestance qu'elle avait de son vivant, en fouillant parmi tous ces fossiles mésozoïques sous le pont.

Je ne peux pas m'empêcher de faire un parallèle... Ce pont, c'est l'histoire paysanne en Colombie. Alors j'imagine aussi les fantômes de ces syndicalistes, essayant de passer « de l'autre côté de l'histoire », du côté de ceux qui ont réussi à changer quelque chose, mais ils n'y arrivaient pas, car les fondations de cette histoire étaient si moisisées et effritées par la négligence, qu'elle s'était écroulée.

Alors ils se retrouvent avec d'autres fantômes, comme celui de José Antonio Galán, qui serait là, en train d'attendre, depuis 231 ans déjà. Et, quand ils lui demanderont où sont passés sa tête, ses mains et ses pieds, il leur racontera comment, après avoir été pendu au côté de ses compagnons, les chefs comuneros Isidro Molina, Lorenzo Alcantuz, et Manuel Ortiz, ils ont tous été démembrés avant que ne soient exhibées les différentes parties de leurs corps sur des pieux en bois sur les places des villages les plus rebelles de la vice-royauté.

Le Général Francisco de Caldas Santander, malheureusement, ils ne le retrouveront pas, le pauvre doit être égaré. Soit il est je ne sais où, en train de chercher son camarade Bolívar pour lui demander : « mais qu'est-ce qui est arrivé ? », soit il est ailleurs essayant de s'échapper d'un de ces petits billets de deux mille pesos.

- Et sur ce bout de pont, qui se maintient comme un belvédère au bord de la falaise, ce spectre c'est le curé guérillero Camilo Torres. Aperçois-tu cette petite croix de lumière là, à côté de laquelle il est assis ? Il se lamente de n'avoir pu livrer qu'un seul combat avant qu'on le tue dans les années soixante.

- Et il fait quoi là ?

- Il se demande à quel endroit ces canailles ont bien pu enterrer son corps après l'avoir tué. Si tu le trouves, c'est un corps transpercé de deux balles.

Et tous ces spectres, tous réunis là pour traverser le pont, mais perplexes en face de l'écroulement, sans savoir quoi faire, sans rien pouvoir faire, sans arriver à le croire... Et Doña Elpidia est là-bas pour les accompagner, prenant soin d'eux et les consolant.

Chapitre trois Les Syndicalistes Menacés

Sur le journal, on montre une photographie de la menace, cette lettre est une photocopie, elle est complètement froissée, je comprends immédiatement pourquoi. Dans ma tête se forge l'instant précis : il ouvre l'enveloppe, ses poils se hérissent, il s'oblige à lire et à terminer la lettre pour se convaincre que c'est bien vrai. Une insulte colérique fend le silence, de celles qui veulent fracasser les briques avec la voix, sûrement un « FAIS CHIER ! », suivi, durant quelques secondes, d'un écœurement très primaire de l'humanité, car elle est à l'origine de l'injustice qu'il a subie.

Avec le bruit d'une coquille d'œuf qu'on broie, il écrase la feuille d'un seul geste entre ses deux mains, la lance avec un grand élan comme pour l'envoyer très loin, sauf qu'il la propulse au sol, comme s'il voulait que cet ultimatum se brise en mille petits morceaux telle une porcelaine. Ou plutôt qu'il traverse le sol pour disparaître dans les entrailles de la terre... Mais au lieu de ça, la feuille rebondit, avec légèreté et un bruit sourd, contre le tapis (en supposant qu'il ait un tapis).

Je lis : « Nous déclarons Objectif militaire à ces fils de pute de merde... guérilleros camouflés en civil... »... Et quelques lignes plus bas : « Méfiez-vous chiens bâtards car vous allez mourir et nous supposons que vous avez déjà choisi comment ». Je reste perplexe, je ne sais pas pourquoi je suis perplexe, comme si cela pouvait me surprendre. Je crois que c'est le langage, pas tellement la grossièreté des mots en tant que tels, mais plutôt cette abomination qui pourrait presque faire que la lettre s'enflamme.

J'imprime l'article mais pour l'instant, je ne connais pas encore la raison précise pour laquelle je fais ça.

Je lis de nouveau le message : « Vous allez le comprendre avec la mort de cette charogne, fils de José Domingo, ce guérillero camouflé en civil va devoir se méfier de tout le monde, car nous allons l'enfoncer. Nous ne voulons plus des manifestations ! ». Ça me rappelle l'assassinat de l'ancien maire de Landázuri et des menaces qui ont fait que nous ne pouvons plus retourner là-bas. Ça doit faire trois ans déjà ?

Je lis la liste des noms des syndicalistes désignés comme objectif militaire : Luis Javier Correa Suarez, Álvaro Villamizar, Efraín Guerrero Beltrán, Martha Cecilia Díaz... il y a encore d'autres, mais aucun de ces noms ne me dit quelque chose.

Alors, saisi d'une espèce de geste instinctif, presque convulsif, je prends la feuille et je commence à taper, un à un, tous les noms sur l'ordinateur. Maintenant je réalise pourquoi, sans m'en rendre compte, depuis le début j'effectuais des gestes automatiques qui m'entraînaient vers un unique objectif : chercher dans des rapports pour savoir s'ils étaient morts, mais surtout m'assurer que je n'en avais jamais rencontré aucun.

Chapitre quatre Trois Croix Noires

-

En plus de la liste de syndicalistes menacés, ils ont pris la peine de dessiner trois croix noires et très épaisses. Elles sont désorganisées, ou plutôt elles sont disposées sur un triangle imparfait, ce qui crée une sorte de perspective... Ce sont des tombeaux. Alors je construis men-

talement une ligne d'horizon, et maintenant je peux voir le terrain, le blanc de la feuille vibre et se fait progressivement plus profond en même temps qu'il brûle la rétine de mes yeux. Je commence à voir quelques taches noires, ce sont les monticules des tombeaux. Je suis là, à l'intérieur, en train de marcher entre les croix.

Je me reprends comme si je venais de sortir d'une hypnose. Je n'ai trouvé aucun document qui aurait pu me lier aux personnes menacées, alors je me demande pourquoi mon père aurait gardé cet article, et je présume que c'était tout simplement parce qu'il lui avait fait le même effet qu'à moi maintenant.

Je suis retourné une seule fois à Landázuri après cette exécution, j'étais avec mon père, mais nous sommes restés seulement quelques heures. Je sentais la crainte dans son empressement. Ses gestes étaient gênés par sa persistance à tourner la tête pour essayer de regarder derrière ses épaules, plutôt qu'en face de lui. Moi je regardais son dos, sa chemise trempée par la sueur, et je savais que son chapeau lui grattait le front. J'ai compris qu'il se demandait pourquoi diable il était venu avec moi. Nous sommes arrivés à la petite boutique de Don Joaquín et nous nous y sommes enfermés. Du coup, nous nous sentions plus en sécurité.

- Don Joaquín, concentrez-vous. Dites-moi encore une fois ce qui est arrivé.

Cela faisait quelques minutes déjà qu'il gardait le silence. J'ai senti qu'il s'enfonçait dans les profondeurs de sa forêt. En me laissant tout seul dans cette petite boutique remplie de cagettes, de ficelles, de quelques légumes défraîchis et d'outils à labours... La poussière crépitait comme des étincelles cherchant la

fenêtre, souhaitant exploser au contact de la lumière.

Don Joaquín se caressait les poignets, comme s'il ressentait le frottement d'une corde lui arrachant la peau de ses mains attachées. En attendant, je regardais une de ses photos, en noir et blanc, de l'époque de La Violencia dans les années cinquante, on voyait des paysans avec leurs ponchos et leurs machettes se préparant pour la grève, mais ils n'imaginaient pas ce qui les attendait.

Chapitre cinq Le Rapport

Rapport de [REDACTED],
président de [REDACTED] ■ août
[REDACTED] Travailleur Assassiné de [REDACTED]
[REDACTED] et dirigeant de
[REDACTED] en Colombie.

Avec une douleur profonde, nous informons que le ■ août de [REDACTED], approximativement vers 18h 30, des inconnus ont pénétré la maison de GUSTAVO [REDACTED] travailleur de [REDACTED].

Et affilié à [REDACTED] dans la municipalité de Dosquebradas, ils ont sonné à la porte et quand GUSTAVO [REDACTED] l'a ouverte, ils lui ont tiré 10 coups de feux, il a été immédiatement amené à [REDACTED] [REDACTED] où il est décédé quelques heures plus tard.

Le camarade GUSTAVO [REDACTED], était membre de l'assemblée générale de [REDACTED] Section Dosquebradas depuis [REDACTED] et jusqu'à [REDACTED], c'était le cousin de JOSÉ DE JESUS [REDACTED] travailleur de [REDACTED] [REDACTED] [REDACTED]. Et membre de [REDACTED],

également assassiné le ■ Novembre de [REDACTED] dans la municipalité de Dosquebradas.

Malheureusement ce crime s'est produit au moment où [REDACTED] avait présenté un document [REDACTED] [REDACTED] [REDACTED] [REDACTED] [REDACTED]. Avec lui, ce sont déjà 12 travailleurs [REDACTED], membres de [REDACTED] qui ont été assassinés en [REDACTED].

Nous avons déjà dénoncé antérieurement (et à plusieurs reprises) auprès des autorités les permanentes menaces de mort que nous, les membres de [REDACTED], avons reçues. Les pouvoirs continuent de refuser l'ouverture d'une enquête et de punir les responsables, mais en revanche, ils font toute une campagne publicitaire pour faire croire à la communauté internationale que les syndicats sont protégés par l'Etat, mais nous continuons de subir du régime de [REDACTED], des stigmatisations et des poursuites, et les assassinats continuent.

Nous exigeons de l'Etat colombien d'enquêter et de punir les responsables effectifs et spirituels de ce crime, de protéger la vie des membres de [REDACTED] ainsi que leurs familles et de garantir le droit de l'action syndicale.

[REDACTED] [REDACTED] [REDACTED]
Président

Rapport du syndicat Sinaltrainal, émis suite à l'assassinat d'un syndicaliste travaillant pour la compagnie Nestlé. Ce rapport a d'abord été censuré, avant d'être rendu public et publié en tant que communiqué le 22 août 2009.

Chapitre six Le Cheval Dégringole

Je suis à cheval, il pleut, le soleil commence à se dégager de la montagne

- Bientôt il sera cinq heures du matin !
Derrière, sur la mule, Don Arcenio continue à se plaindre de la douleur.

- Fils, essaie de diriger l'animal plus doucement !

- Je ne peux pas papa, la boue rend le sentier trop glissant !

Jusqu'à la route de Monte Adentro il faut au moins trois heures, puis là-bas nous verrons. Peut être que Doña Delfina acceptera de le cacher, mais je lui ai déjà demandé trop de choses... Non, il me faut trouver une autre solution.

Les petits scintillements de lumière des lucioles commencent à s'éteindre un par un. Dans des nuits comme celle-ci, sans lune, la seule chose qui nous permet de distinguer le ciel de la terre c'est la légère différence de couleur entre la luminescence blanche des étoiles et celle un peu plus verdâtre de ces petits insectes. Mais cette nuit était si chargée de ces deux choses que le cheval était encore inquiet. Cela dit, maintenant que ce brouillard bleuâtre du matin apparaîtrait, il va se calmer.

J'ai d'abord senti les muscles des omoplates du cheval, ils se sont contractés d'un seul spasme très sec, puis le vide. Et soudain, une sueur froide transperçant comme un dard chaque pore de mon corps pour essayer de sortir. J'ai l'impression que la transpiration du cheval se mélange à la mienne, je respire la vapeur qui traverse sa robe humide. Il dévale la montagne brassant l'air avec les jambes, comme s'il cherchait un appui contre les cris derrière nous, à chaque fois un peu plus hauts et de

plus en plus lointains. Nous dévalons la pente accidentée, en fracassant tous les bananiers au passage, leurs feuilles sont comme des mains géantes qui essaient de me rattraper maladroitement. Une collision, mon dos hurle et j'ai la respiration coupée.

- Vous avez déjà installé Arcenio dans le camion ?

- Oui.

- Alors qu'est ce que vous attendez !? Disparaissez car personne ne doit vous voir ici !

- Oui je sais ! Mais attendez, faites quelque chose pour moi, vous devez dire à Don Segundo d'entretenir le terrain le temps que je puisse revenir. Dites-lui de travailler les bananeraies et qu'il garde la production pour lui, mais qu'il ne laisse surtout pas les mauvaises herbes endommager tout notre travail.

- Je lui dirai. Donnez le bonjour à vos fils de ma part. Depuis qu'ils sont tout petits je les aime bien. Soyez tranquille, car ici tout le monde sait que vous allez revenir, personne du hameau ne va permettre que votre terrain s'abîme. Je vous le promets. Maintenant partez !

COLLINE 266

The Old Baldy



En 1951, alors qu'en Colombie se révèlent les premiers symptômes d'une longue guerre civile qui perdure jusqu'à aujourd'hui, annoncés par la décision du gouvernement de rendre illégale la participation électorale du Parti Communiste, l'état Colombien décide d'envoyer en Corée un bataillon de 1070 hommes pour soutenir la guerre contre le communisme. À cette époque, le déficit financier du pays est

si grand que le gouvernement se voit dans l'obligation de demander aux Etats-Unis de financer le voyage jusqu'en Corée. C'est le début de la Guerre Froide.

La Colline 266, de son nom militaire, située aujourd'hui dans la Zone Démilitarisée du côté Nord-Coréen, a été surnommée par les soldats « The Old Baldy » (la Vieille Chauve),

car toute sa végétation a été détruite par les dizaines de milliers de projectiles d'artillerie lourde envoyés de part et d'autre. C'est ici que le Bataillon Colombie a combattu.

Des étincelles jaillissent en se hissant derrière la colline. Au début elles brûlent le visage d'Hidelbardo, ainsi que ses yeux, ensuite elles se transforment en flammes, et plus tard deviennent l'aube.

Mes vêtements sont entièrement boueux, Monsieur Kang demande à sa femme de m'apporter d'autres vêtements de travail. Elle revient avec un uniforme militaire.

- To work land! Il m'énonce.

J'observe avec détail l'uniforme, voulant croire qu'il s'agissait d'un habit que monsieur Kang aurait utilisé durant la guerre de Corée, mais je me rends compte que ce n'était sûrement pas le cas : l'uniforme porte les insignes de l'U.S. Army...

Je n'ai pas osé dire à l'épouse de monsieur Kang que je ne voulais pas m'habiller en soldat gringo. Je l'ai revêtu.

Il est approximativement 5 heures du matin. Je finis le jus d'oignon qu'ils m'ont offert. Le goût reste collé au fond de la gorge, mais ça donne des forces.

J'observe les montagnes immergées dans le brouillard, je veux les briser avec le regard, je cherche à me projeter derrière elles, jusqu'à Old Baldy. Monsieur Kang m'observe et s'en rend compte.

Il allonge son bras vers les montagnes. Il accompagne le geste des quelques mots d'an-

glais appris durant la guerre, en empoignant les armes aux cotés des gringos.

- So, your grandfather... there ? behind mountains ?

Avec la main courbée, il répète quelques gestes secs, pour me faire comprendre : « derrière les montagnes ».

- No... my grandfather not here, he fighting the guerrillas in Colombia... he was captain of the army in Colombia.

Mon anglais est aussi mauvais que le sien, je continue :

- Here, others Colombian soldiers fighting...

Son regard est titubant, oscillant entre mon regard et les montagnes. Je vois qu'il n'est pas certain de m'avoir compris complètement. Il se demande sûrement ce que faisait un peloton de colombiens dans la guerre de Corée.

En tout cas j'ai préféré ne pas lui dire, que bien que mon grand-père était capitaine dans l'armée, mon père fut un guérilléro communiste, un comme l'un de ceux que monsieur Kang avait combattu.

Je l'observe alors qu'il s'accommode de la sueur sous son chapeau. Je sens qu'il veut mieux comprendre ce que je fais ici, dans ces champs, en travaillant ses récoltes juste en face de la Zone Démilitarisée, en face de Old Baldy... C'est difficile de lui expliquer que ce que je fais ici, en cultivant ses terres, c'est chercher l'histoire de soixante quatre années de guerre civile dans mon pays, situé à l'autre extrémité de la planète.

En observant les explosions depuis la proue, Hidelbardo a compris que tout était

maintenant inévitable. Peu importait ce qui allait arriver, il était impossible d'y échapper. La Corée était à un mois de bateau de la Colombie. Une sueur vertigineuse a coulé sur son dos, faisant trembler tout son corps au passage.

Il n'était qu'un fermier libéral recruté seulement un mois avant d'être envoyé aux combats. Hidelbardo n'était pas encore sûr de savoir s'il avait été recruté de force ou s'il avait voulu partir pour fuir la répression des conservateurs. La première fois qu'il a pris un vrai fusil entre ses mains, il était déjà en Corée. C'est là qu'il a tiré une vraie balle pour la première fois. Avant cela, ses officiers lui avaient donné un bâton en bois pour imiter une arme et lui avaient dit de lancer des pierres comme si c'étaient des grenades... Voilà l'entraînement.

C'était un 9 juillet, cela faisait presque un an que Benjamin était rentré de Corée. Déjà un vétéran, il était pourtant encore très jeune... Aussi jeune que les étudiants manifestant en face de lui. Benjamin n'a pas bien entendu l'ordre, mais tout à coup les autres soldats se mirent à tirer en direction des révoltés.

Avant même qu'il ait su quoi faire, le commandant a donné un nouvel ordre. Son peloton s'est détaché du reste de la troupe et Benjamin l'a suivi. Il a couru une rue entière sans savoir ce qu'il poursuivait. Il a tourné à un angle et continué à courir encore quelques mètres, son regard concentré sur le dos du soldat devant lui. Il a vu ses camarades regroupés un peu plus haut et a cessé de courir. Benjamin a tourné le visage et a constaté qu'ils étaient loin maintenant du lieu de la manifestation.

Au fond de la rue, il aperçut un étudiant qui courrait, son corps penchait tellement en avant qu'il était déjà presque au sol. Ses bras s'agitaient chaotiquement. Pour Benjamin, cette scène le fit penser à un poulet décapité se

carapatant dans tous les sens. Il a perçu comment la respiration effrayée du jeune homme se transformait en cris, et senti avec empathie ce froid qui racle les poumons quand on fait une course désespérée où l'on laisse son âme derrière soi. C'était cet enfant qu'ils poursuivaient.

Son supérieur a donné l'ordre de tirer à mort... et il l'a fait.

Benjamin venait de rentrer de la guerre de Corée et maintenant il recevait un entraînement « antiguérillas » dispensé par des officiers gringos... La répression du mouvement des étudiants était la première d'une longue série de missions dans sa propre patrie.

Le soldat Vejarán a lutté toute la nuit au milieu de la confusion causée par l'obscurité. Tirant dans tous les sens dans une tentative de fuite chaotique et désordonnée. L'attaque a commencé alors qu'ils réalisaient la relève de sa compagnie. Il était déjà une heure du matin.

Maintenant des projectiles foudroient depuis son propre camp. Les feux d'artillerie et de mortier enrobent toute la montagne... Lui aussi.

Vejarán s'est levé étourdi : il ressent ce sifflement qui traverse sa tempe comme une aiguille qui aurait laissé un fil pendouillant entre ses deux oreilles, mais il entendait encore les tirs de mortier 60 et 82mm. La communication se perdait peu à peu, plus aucun transcripteur ne répondait ni aucun officier d'escadron.

Des avions de l'US Army arrivent survolant la colline, le bruit de leurs turbines fait couler derrière elles un silence qui se répand instantanément avec consternation sur chaque soldat. La terre commence à trembler. La compagnie n'avait pas encore pu évacuer. La Coalition

a décidé de transformer cette colline en terre-de-personne.

Cette nuit-là, le Bataillon Colombie n'a pas pu récupérer ses hommes. Il y a eu 95 morts, 97 blessés et 30 disparus. Le soldat Vejarán fait partie des disparus.

Le commandant Valencia est descendu de l'hélicoptère qui venait d'atterrir dans le village de Chucurí. On l'avait informé que l'un des guérilleros abattus était un sujet barbu qui s'était exposé au feu bêtement afin de retourner récupérer un fusil. Le mort possédait des feuilles écrites de textes en différentes langues et une pipe fine.

Valencia s'approche pour reconnaître le cadavre, le soldat qui surveillait le corps se redresse.

- Oui, celui-ci est bien Camilo Torres

L'officier qui l'accompagne se réjouit :

- Commandant, voilà le cadavre du Curé Guérillero, le voilà votre trophée !

À ce moment-là les réflexions de Valencia étaient restées stagnantes dans la barbe du curé et son regard concentré sur le nez qui sortait de cette barbe.

- À l'époque il n'avait pas de moustache, il avait une allure plus digne.

Ni le soldat, ni le l'officier n'ont compris son commentaire. Le fait est qu'à cet instant, les pensées du commandant Valencia étaient submergées par les souvenirs de l'époque durant laquelle il était l'ami du « Curita Camilo ». Quand ils étudiaient ensemble et organisaient des débats sur la politique nationale et les solutions pacifiques au conflit... Pacifiques.

Paradoxalement, après le Prêtre Torres s'est enfoncé dans les montagnes avec les guérilleros communistes et lui, est rentré comme officier dans la guerre de Corée... perdu dans les nœuds des souvenirs, maintenant il se souvient de l'un de ses subalternes qui répondait aux mêmes nom et prénom que le Curé Guérillero... les rêveries de ses souvenirs sont parties encore plus loin... - Ton homonyme fut même un bon soldat ! Celui-ci n'était pas Restrepo mais Cruz, soldat Sergent Camilo Torres Cruz !.

Il s'est remémoré cette anecdote dans laquelle ils ont essayé de récupérer le village Coréen de Cho So-ri. Ils ont du battre en retraite. Mais le soldat Sergent Camilo Torres s'est porté volontaire pour retourner avec son peloton dans la zone de risque. Plus tard il est revenu sans aucune perte et en ayant récupéré deux blessés et deux morts...

- Oui, c'était un bon soldat.

Il décide de mettre en œuvre les conseils éclairés proportionnés par les conseillers gringos lors de sa formation au Panamá.

- Faites moi disparaître ce cadavre !! Que personne ne puisse le pleurer, que personne ne puisse se souvenir de lui !!

Un camion de l'armée Chinoise se rapproche de la ligne de front, annonçant avec des haut-parleurs : « Les Colombiens, mais qu'est ce que vous faites là ? Vous êtes venus nous tuer, vous êtes venus aider l'impérialisme yankee. Mais vous n'êtes pas nos ennemis, vous venez d'un pays trop lointain, pourquoi êtes-vous là à essayer de nous tuer ?? ».

Le soldat Medina est désespéré, il a le sentiment de ne rien contrôler. Un officier lui donne

des ordres mais il n'entend rien... Alors il improvise, commence à lancer des grenades à gauche et à droite en essayant d'avancer, mais ensuite il le regrette, alors il se cache dans un fossé. Sa radio est percée de trous.

Une grenade tombe à ses côtés, elle éclate. Un éclat de la grenade transperce sa joue gauche, un autre entre dans sa jambe.

Il essaie de se rétablir. Un groupe de soldats chinois se rapproche. Il n'a plus son casque sur lui. Il cherche son fusil entre les décombres et le trouve, complètement disloqué. Ils le capturent.

Medina est amené dans un bunker. Là-bas on lui offre des cigarettes et à manger. Un soldat chinois commence à soigner sa blessure à la jambe, qui est déjà infectée. Une grenade entre dans l'habitation. L'un de ses ravisseurs le jette au sol en le recouvrant avec le matelas, lui sauvant la vie et mourant lui même...

Medina est maintenant assis sur l'un des trottoirs du quartier de la Candelaria, ça fait déjà trois ans que les paramilitaires l'ont ex-

pulsé de sa propre ferme. Il a froid, mais en se souvenant de la boue congelée et de l'air aiguisé de l'hiver coréen, ce climat devient insignifiant.

Il voit passer une dame avec un chapeau élégant, elle est accrochée à un homme de bonne posture et en cravate. Le bon monsieur croise par accident le regard de Medina.

- Vous n'auriez pas une petite pièce ?

Ils ne lui donneront rien.

« À notre retour du champ de bataille en Corée, nous avons été oubliés par le gouvernement et les responsables militaires. C'est pour cela que beaucoup d'entre nous ont décidé d'incorporer dans les guérillas de Sumapaz ».

Soldat Joaquín Velandia, à la radio Cadena Nacional.

*Ces récits s'inspirent et basent leur construction narrative sur les investigations suivantes : **Colombia y los Estados Unidos en los inicios de la Guerra Fría (1950-1966) «Raíces históricas del conflicto armado colombiano»**, De l'avocat Luis Fernando Trejos Rosero. Memorias. Revista Digital de Historia y Arqueología desde el Caribe 2011, 8 (15)*

«Narrativas sobre los soldados rasos en la guerra de Corea», de l'historien Sebastian Quiroga Cubides. Monografía de grado, título de Historiador. Universidad Colegio Mayor de Nuestra Señora del Rosario, Escuela de Ciencias Humanas 2013

«Colombia en la Guerra de Corea», Du Sociologue Adolfo L. Atehortúa. Folios N° 27 2008 Departamento de Ciencias Sociales de la Universidad Pedagógica Nacional.

Ainsi que les articles des journalistes Gonzalo Guillén, Steven N. Cardona, Carlos F. Galán, publiés dans El Espectador, Semana, Las2Orillas, Casa Editorial Kien es Kien.

Et quelques autres documents.

LA SUCURSAL DEL PARAISO

Lettre

«Hijo, asesinaron al alcalde de Landazuri, en estos momentos no es bueno que vengas, las cosas estan un poco peligrosas. yo te tengo al tanto apenas sepa mas».



Bonjour Joëlle,

J'aurais aimé pouvoir t'envoyer plus de choses sur «La Sucursal del Paraiso», mais en ce moment je ne peux pas y aller. Mon père m'a envoyé un message disant que la situation là-bas se complique avec les paramilitaires. En attendant que je puisse y retourner, je t'envoie quelques détails sur la région,

sur ses origines historiques et sur les premiers colons arrivés dans les années cinquante. Don Segundo et deux autres personnes sont encore vivants, quand je pourrai revenir, je recueillerai leurs témoignages.

Je ne sais pas sous quelle forme je dois écrire, je ferai comme ça vient, tu te chargeras de prendre ce qui te

conviendra le mieux. Tu devras sûrement simplifier l'ensemble car j'ai tendance à romancer les choses quand je parle de chez moi...

Donc, la région s'appelle réellement Landazuri, et le petit hameau où j'ai vécu c'est «Valparaiso», c'est la contraction du mot «va au paradis». Là-bas on l'appelle La Succursale du Paradis, «Parce que c'est le meilleur endroit de la terre, mais aussi parce que c'est là-bas qu'on est le plus près de la mort».

La Sucursal del Paraiso se trouve à l'intérieur des montagnes de Santander. Il pleut tous les jours sur les coups de midi. Il y fait chaud. La terre est très fertile, mais la topographie accidentée nous donne peu de parcelles cultivables. Le climat est humide, le soleil tape, sa végétation t'enveloppe et rend le travail de la terre très rude.

Une bonne partie de la route est en terre, pour y arriver on peut mettre une journée entière. Nos bottes s'enfoncent dans la boue jusqu'aux genoux si par malheur il faut pousser le camion. Ensuite, il faut une autre journée à cheval par des petits chemins qui font glisser les sabots.

Les origines de Valparaiso remontent à la fin des années cinquante, à la période nommée aujourd'hui dans les livres d'histoire «La Violencia» (La Violence). Pour fuir le conflit entre Godos et Cachiporros¹, plusieurs familles de fermiers se sont enfoncées dans la forêt profonde et inhabitée de cette région.

Aujourd'hui on y cultive la banane, le cacao, la canne à sucre. Mais la principale source de revenus reste la feuille de coca. C'est moins bien payé que la banane, mais le transport des marchandises se fait à cheval, alors la banane s'abîme beaucoup dans les trajets qui sont très longs. Personne ne veut l'acheter ensuite. La coca quant à elle ne s'abîme pas et ne nécessite pas de transport à dos de bêtes. Mais elle a amené à nouveau le conflit dans la région.

Ça a commencé avec les paramilitaires. Ils ont introduit le commerce de la coca, mais la région est trop difficile d'accès pour très peu de production, alors ils sont partis. Ensuite les guérillas sont arrivées, dans un repli territorial face aux militaires qui les poursuivaient. L'armée les a repoussés puis a abandonné la région, laissant la porte ouverte aux paramilitaires, que sont revenus pour «nettoyer» la zone. C'est

d'ailleurs la raison pour laquelle je ne peux plus y retourner actuellement.

Ma famille avait une petite parcelle. Mon père cultivait avec Don Segundo de la banane, du cacao... Petit, quand on venait d'arriver dans la région, Segundo me disait : «Ici on marche pieds nus pour pouvoir sentir la terre entre nos doigts». Après j'ai compris que ce n'est pas entièrement vrai, car là-bas il vaut mieux porter ses bottes en caoutchouc. C'est lui aussi qui m'a appris à faire bouger les vaches en leur balançant leur propre bouse séchée.

Aujourd'hui La Sucursal del Paraiso compte moins d'une vingtaine de maisons en bois. La dernière fois que j'y ai été, on construisait la première maison en briques, c'était l'épicerie de «Doña Delfina et ses 4 filles», c'est aussi comme ça qu'elles avaient appelé la boutique. On dit qu'elles étaient les plus belles filles de la région.

Doña Delfina, comme Don Segundo, fait partie des premiers colons. Aujourd'hui elle a perdu la tête, elle se sent être devenue un bel oiseau jaune, alors elle ne parle presque jamais et siffle de petites mélodies tout au long de la journée. Sa plus grande fille l'habille toujours avec des robes jaunes. C'est elle qui a soigné mes deux cicatrices sur les jambes. J'avais 12 ans. Quand je suis arrivé au village, les blessures s'étaient infectées avec la sueur du cheval, alors doña Delfina m'a soignée avec de l'eau de Javel et une brosse à dents pour être sûre de bien désinfecter. Je suis resté chez elle deux nuits le temps que ça se soigne...

Voilà déjà une introduction, pour te donner une idée du type de récits que je veux t'envoyer. L'idée serait d'introduire l'histoire de cette région à travers les souvenirs de ses habitants. Un peu comme j'ai essayé de le faire maintenant, j'espère que ça te conviendra.

Je prie pour que bientôt les choses se débloquent là-bas, alors je pourrais y retourner. Je serais en mesure de t'envoyer des informations plus détaillées.

Je te tiens au courant dès que j'en saurai plus.

Bien à toi,

Andante.

¹Termes populaires désignant les conservateurs et les libéraux.





Le travail plastique de Marcos Avila Forero est protéiforme, lié au contexte de sa mise en œuvre. Dans son exposition *Caminos*, ses photographies et vidéos accompagnent notre imaginaire sur les chemins de Colombie et dans les rues de Paris.

Dessins préparatoires et vidéo de repérage participent de l'œuvre tout comme l'écriture, pratique majeure de sa démarche mais ayant été peu diffusée. La présente édition propose des textes encore inédits ; récits de rencontres, tranches de vie entre fiction et réalité. La frontière est ici poreuse entre les éléments extraits de témoignages, d'articles de presse, de recherches universitaires et même de rapports officiels et la création littéraire.

Marcos Avila Forero ne nous en dira pas plus, se plaisant à laisser le lecteur s'interroger sur la véracité des faits évoqués, sur leur part biographique et même autobiographique. Il se fait conteur et nous transporte dans une Colombie contemporaine à la rencontre de Doña Elfinia et Don Secundo, sur les chemins...

Catalogue CAMINOS

COUVERTURE

Bananes

2015

Installation

© Laurent Arduin

PAGE 2

Vue de l'exposition

© Laurent Arduin

PAGE 4

Dessin préparatoire pour la série

Estenopéicas rurales, de paisajes revoltosos

2015

PAGE 6

TIROFIJO « le tir convaincu »

2015

Photographie argentine

Sextuple contrecollé sur Dibond

© Laurent Arduin

PAGE 7

Estenopéicas rurales, de paisajes revoltosos

2015

2 tryptiques

Reproduction en négatif noir et blanc de photographie sténopées

argentine

42 x 52 x 4 cm chaque photo

Edition de 5 + 2 AP

© Laurent Arduin

PAGE 8

Paysage arménien

Fresque peinte avec du café

sur une maison d'architecture coloniale

2013, *photographie*

100 x 67 cm

Edition de 5 + 2 AP

© Laurent Arduin

PAGE 9

Image issue du projet

Arquitecturas de la memoria

2013

Landàzuri

© Marcos Avila Forero

PAGE 15

Image issue du projet

Colina 266 - The Old Baldy

2015

Photographie

© Marcos Avila Forero

PAGE 20

Extrait de la vidéo

La Sucursal del Paraiso

2010

© Marcos Avila Forero

PAGE 22

Vue de l'exposition

© Laurent Arduin

4^{ÈME} DE COUV

Sténopé de la série

Estenopeicas rurales

2015

© Laurent Arduin

REMERCIEMENTS DE L'ARTISTE

Un grand merci à tous les fermiers et à leur famille qui m'ont accueilli chez eux, ainsi qu'aux organismes et aux personnes qui soutiennent la lutte de ces fermiers et qui m'ont accompagné sur le terrain : l'ANUC (Asociacion Nacional de Usuarios Campesinos), l'ANZORC (Asociacion Nacional de Zonas de Reserva Campesina), et du SINTRAPAZ (Sindicato de Trabajadores Agricolas de Sumapaz) et aux journalistes de l' Agencia Prensa Rural, et autres indépendants.

Merci également à ma famille pour tout son soutien : vous êtes comme toujours mes très grands collègues.

Merci à tous.

Merci à

*BALA Jeisy
ZERBOUT Elies
CENNO Aurelie*

Qui en plus d'être coréalisateur du projet « À La Place de la République » rendent chaque possibilité encore plus grande par leur motivation.

Caminos
Marcos Avila Forero
Commissariat : Morgane Prigent -directrice
Exposition du 14 novembre au 19 décembre 2015

L'Espace d'art remercie la Galerie Dohyang Lee pour sa précieuse collaboration, ainsi que Patrick Scemama.

Ce catalogue est édité par la Communauté d'agglomération Les Portes de l'Essonne.
Cette exposition bénéficie du soutien du Conseil départemental de l'Essonne.

Espace d'art contemporain Camille Lambert
35 avenue de la Terrasse- 91260 Juvisy-sur-Orge
Tél : 01 69 57 82 50 / eart.lambert@portesessonne.fr

Communauté d'agglomération Les Portes de l'Essonne
Athis-Mons - Juvisy-sur-Orge - Morangis - Paray-Vieille-Poste - Savigny-sur-Orge
3 rue Lefèvre Utile - BP 300- 91205 Athis-Mons Cedex
01 69 57 80 00 / portesessonne.fr

Ce catalogue est édité à 400 exemplaires
Décembre 2015



TRAM
Territoire Rural Agglomération
Métropolitain



